

« **Nous savons que nous ne sommes plus seuls** »

Le Québec sur le divan. Raisonnements de psys sur une société en crise. Sous la direction d'Éric Clément et Marc-Alain Wolf.
Voix parallèles, 190 p.

Michel Peterson

Number 222, September–October 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16802ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Peterson, M. (2008). « Nous savons que nous ne sommes plus seuls » / *Le Québec sur le divan. Raisonnements de psys sur une société en crise.* Sous la direction d'Éric Clément et Marc-Alain Wolf. Voix parallèles, 190 p. *Spirale*, (222), 34–36.

« Nous savons que nous ne sommes plus seuls »

LE QUÉBEC SUR LE DIVAN. RAISONNEMENTS DE PSYS SUR UNE SOCIÉTÉ EN CRISE

Sous la direction d'Éric Clément et Marc-Alain Wolf

Voix parallèles, 190 p.

par MICHEL PETERSON

Existe-t-il un inconscient national au même titre qu'on parle par exemple d'un inconscient groupal? Si oui, quels sont ses organisateurs psychiques, comment circulent les fantasmes au sein de la société québécoise? Quels désirs et quelles menaces de l'illusion groupale sont-ils modélisés par notre nation inquiète d'elle-même, incertaine de son existence, en proie à une culpabilité mortifère, hantée par un impressionnant déni de soi? Comment pouvons-nous être aussi timorés concernant nos identifications, au point que notre premier ministre a cru bon, pour majorer son capital politique, de créer la commission Bouchard-Taylor?

Les pulsions de la raison

Ces questions, qu'on retrouve explicitement ou implicitement dans *Le Québec sur le divan*, sont loin d'être nouvelles. Dans des termes différents, André Lussier les avait déjà ouvertes dès la Révolution tranquille en publiant dans *Cité Libre* trois articles percutants (« Les dessous inconscients de la censure », « La peine de mort : écho du meurtre » et « Notre école confessionnelle et l'enfant ») avant d'approfondir sa pensée dans *Les visages de l'intolérance au Québec* (Septentrion, 1997) et dans *Le nationalisme québécois sur le divan* (Fides, 2002). C'est en psychanalyste qu'il s'attardait aux symptômes de la société duplessiste, souhaitant la libérer de sa sclérose en mettant au jour ce que le rapport de la commission Bouchard-Taylor — toute nécessaire que soit cette machine à influencer — laisse aujourd'hui dans l'ombre, à savoir que les rationalisations adossées à la raison n'arrivent jamais à refouler entièrement la décharge pulsionnelle primitive lorsqu'elle se présente sous ses vêtements de haine et de cruauté.

Je proposerai quant à moi l'hypothèse que l'effet le plus manifeste de la Commission aura été de dévoiler certaines stratégies employées par la société québécoise contemporaine pour ruser avec un surmoi encore cadastré par la violence de sa double colonisation. Mettant au jour ses angoisses archaïques ainsi que ses organisateurs psychiques (la fantasmatisation de l'Autre et des autres, les imagos parentales et sociétales, les fantasmes originaires, le complexe d'Édipe et enfin, l'image du corps propre de la société ainsi que son enveloppe psychique, absolument fragile, faut-il le redire?), le document rédigé par les commissaires sur la base des débats et des mémoires, mais également de leur expérience propre, constitue en fait le dépôt des difficultés de l'appareil groupal québécois à délimiter son intériorité et son extériorité et à construire de ce fait un moi idéal commun. Sous cette incapacité, c'est d'un fantôme traumatique qu'il s'agit : de peur d'être avalé par la bouche monstrueuse des conquérants jamais digérés, cannibalisés par le persécuteur-séducteur, nous nous vouons au dépotioir de l'histoire en *résistant paradoxalement*, en tentant d'affirmer notre désir, mais pas trop... D'où il apparaît que le groupe dit « Québécois » (et non « Canadien français ») voit ses modes de jouissance invalidés au profit de l'Autre, sous quelque forme qu'il se présente. Ce qui pourrait conduire à... la mort symbolique.

Une « crise » du symbolique

Ainsi, la société québécoise serait une société en crise. Voilà le socle idéologique sur lequel se construit *Le Québec sur le divan*. Dans les trois premières pages de son article dans lequel il diagnostique le Québec

comme « *borderline* » (cf. DSM-IV) M.-A. Wolf, parle de « *crise d'adaptation face à la croissance de la pluralité culturelle et religieuse de sa population* ». Je ne contesterai pas ici la lecture proposée des symptômes car, le dirai-je?, on se demande comment il réussit à retrouver cinq des neuf manifestations nécessaires pour conclure à ce trouble de personnalité, à moins de généraliser abusivement ou de se prêter au jeu de la métaphore.

Toujours est-il que M.-A. Wolf, qualifiant de « *cirque* » la commission, « démontre » que notre société doit se remettre en question et ne pas chercher les responsables de ses malaises puisque, de toute manière, la « *crise* » actuelle ne serait que lâchement liée « *avec les agissements et les conduites des immigrants* ». Même s'il mentionne les traumatismes de la colonisation, il les banalise en traçant cavalièrement, comme s'il allait de soi, un lien direct entre le combat contre l'Anglais et la peur de l'immigrant. Après quelques pages expéditives truffées de poncifs (l'enjeu existentiel de notre langue française, que nous parlerions mal — propos complètement dépassé, s'il en est — l'angoisse identitaire, etc.), M.-A. Wolf en vient à insister sur le supposé ressentiment des Québécois à l'égard des juifs hassidiques et des orthodoxes de l'islam pour déboucher sur le syndrome d'Hérouxville. Nous avons alors droit à un chapelet de lieux communs, comme celui selon lequel l'immigrant susciterait dans les campagnes québécoises des réactions phobiques. Il me semble qu'il n'en va pas si différemment dans les campagnes polonaises, indiennes ou uruguayennes. Mais passons, comme d'ailleurs sur les quelques expériences personnelles malheureuses auxquelles M.-A. Wolf

a pu devoir faire face. Il m'est donné à moi aussi — qui suis issu d'une famille particulièrement multiculturelle et qui travaille avec des réfugiés depuis plusieurs années — d'entendre des propos disgracieux ou ignares. Comme cela arrive en toute région du monde, que diable!

Présentée comme régressive — c'est là un idéologème de presque tous les textes, si l'on excepte ceux de Marie Hazan et de Rose-Marie Charest —, la résistance des habitants de notre pays sans parole à leur assimilation est posée comme une maladie, tandis que l'orthopraxie judaïque des hassidim d'Outremont et les demandes d'accommodement qui en résultent sont considérées comme signe « *d'une plus grande ouverture envers les communautés environnantes* » (je souligne ce mot) au point où s'offusquer des corps « *dénudés* » du YMCA de l'avenue du Parc équivaut à un exercice de dessillement! Quant à prétendre que la population québécoise est fixée sur la voile islamique, symbole d'oppression et aucunement de pudeur invitant à l'érotisme — dans l'actuel contexte post 11-Septembre —, il y a là une caricature aussi loufoque que l'étonnement de M.-A. Wolf devant le fait que le « *défolement collectif* » auquel aurait donné lieu la commission Bouchard-Taylor se soit opéré « *dans un calme étonnant* ». Peut-être est-il temps de cesser de diaboliser le Québécois francophone, de le caricaturer et de l'insulter. Comme le dit — après Gaston Miron et Michèle Lalonde — Pierre Falardeau, le compagnon d'armes de Mahmoud Darwich : « *Moé le monde, j'veux pas savoir d'où y viennent, j'veux savoir où y vont. Le monde, y peuvent être blancs, jaunes, noirs, mauves, bleus avec des pitons jaunes oranges, j'm'en câlisse! Si y veulent se battre avec moé, cé mes frères. Alors, on*



est pas des racistes, il faut arrêter de toujours s'excuser. Le problème est ben simple : le Québec, cé un pays conquis et annexé par la force, conquis par la force des armes en 1760 pi annexé par la force avec l'Acte d'Union en 1840. La Confédération, cé juste la suite de l'Acte d'Union. Donc le peuple québécois est un peuple soumis, un peuple vassalisé, un peuple inféodé à un autre. » On aurait vite fait de ridiculiser Falardeau en forcluant notre Histoire — et donc le Nom du Père — puis en confondant à loisir, comme M^e Allan Adel, le président de la Ligue des droits de la personne de B'nai Brith Canada, discrimination et manquements aux droits de la personne pour proposer une définition de l'accommodement raisonnable comme « *compromis exigé par la loi pour garantir l'égalité à toute personne* ». Dans un tel cas de figure, comment interprétera-t-on le droit à la vie et à l'égalité, à la liberté de conscience, à l'expression et à l'association? Quelles lois, religieuses ou civiles, auront préséance pour déterminer ce droit? Avant même cette question, ne faudrait-il pas, ainsi que le souhaite M.-A. Wolf, « *reconnaître, une fois pour toutes, la réalité des traumatismes vécus* »?

Les beaux et les bêtes

Il y a donc là un devoir de mémoire, selon l'expression désormais galvaudée. C'est pourquoi Éric Clément

retrace dans son introduction les dates marquantes de la polémique en insistant sur le superficiel débat médiatique sans jamais analyser sa lourde responsabilité dans la supposée crise et sans s'attarder aux articles de fond publiés dans divers périodiques québécois et canadiens sur la question. Mieux encore, pas un mot du fait que l'expression éponyme vient du Père de la Charte de la langue française, Camille Laurin! M.-A. Wolf oubliera lui aussi ce menu détail dans sa conclusion.

Nous sommes là, d'entrée de jeu, dans la pathologie de l'oubli (voilà bel et bien un souvenir refoulé) soulignée par Hubert Wallot. Celui-ci résume les travaux de Jacques Lacourcière et revisite l'histoire événementielle avec plus de rigueur que M.-A. Wolf. Il offre ainsi une sorte de petit précis aux immigrants ou nouveaux arrivants — comme les désigne notre langue bureaucratiquement correcte — qui sont ainsi amenés à rencontrer Jacques Cartier, Vaudreuil, Lord Durham, le frère Untel et moult personnages marquants. Il conviendrait par conséquent de rappeler à la mémoire les coordonnées de cette histoire pour intéresser les communautés culturelles à nos richesses. À la névrose collective — quelle société n'en souffre pas? —, la réponse est la laïcité absolue de l'espace civique, lequel comprend apodictiquement l'école (cf. Pierre Foglia, « La laïcité ouverte », *La Presse*, samedi 24 mai

2008). Cette position est justement celle de Michel Messier qui affirme la nécessité d'imposer (cela veut dire avec des moyens financiers réels) aux immigrants le français.

D'un point de vue systémique, Suzanne Lamarre s'inscrit de son côté dans l'idéologie de la belle âme. En effet, après avoir reconduit le poncif de la jovialité naturelle des Québécois, elle écrit tranquillement : « *Si on ne veut pas devenir raciste, on doit apprendre à accueillir les nouveaux venus comme nous aimerions l'être nous-mêmes.* » Nous voilà aux prises avec la loi d'amour dont Freud se méfiait avec raison plus que tout dans *Malaise dans la culture*. Forte de cette loi, Lamarre en rajoute, après avoir posé que le port de la burqa et de la niqab va à l'encontre de ses « *normes de sécurité* ». Elle avance l'idée progressiste suivante : « *On ne peut imposer cependant nos us et coutumes aux nouveaux arrivants. Au contraire, nous ne pouvons que leur les faire connaître.* » Bel exemple d'harmonie universelle.

Moins édifiante est la contribution de Pierre Mailloux. Avec son habituel ton méprisant, il soutient que les « *arabes et autres tribus* » « *sont profondément tarés et arriérés* » pour ensuite — notre homme n'en est plus à une provocation près — prôner le respect de l'autre (incluant la reconnaissance de son existence), la fierté, la vaillance et l'entraide. Bien sûr, notre homme ne s'arrête pas en chemin. Les Québécois

souffrent d'un sentiment d'infériorité et les Hérouxvilliens se voient considérés comme chantres de l'affirmation de soi. Quant aux religions, qui ne voit qu'elles ne sont que des « *cancers de société* » lorsqu'on observe que l'Islam et l'Hébraïsme (*sic*) constituent « *de véritables épicentres de conflits et de guerres beaucoup plus extensives* »? Je m'arrêterai ici pour ne pas alimenter le ressentiment cyniquement nourri par *The Gazette* alors que ce journal publiait des extraits choisis du rapport de la commission Bouchard-Taylor quelques jours avant sa sortie. Mais je dois dire ma honte citoyenne de lire de tels propos ainsi que ma perplexité devant le fait que les directeurs de l'ouvrage aient jugé bon de les retenir.

La polyphonie québécoise

Fort heureusement, cette bêtise n'est pas partagée par l'ensemble des auteurs. À côté de textes comme ceux d'Abdelaziz Chrigui — qui soutient que le Québec est bien moins faible qu'on ne le prétend, bien plus ouvert à toutes les formes d'altérité que des journalistes en mal de scoops cherchent à le faire croire — ou de Gérard Wiviott — plutôt impressionniste, mais qui réussit néanmoins à éclairer la dimension du délire religieux —, les contributions de Marie Hazan et de Rose-Marie Charest sont certes à mon sens de loin les meilleures et les plus équilibrées de l'ouvrage. ▶

Au creuset d'une autre Terre

CŒUR CREUSET. CARNETS 1997-2004

de Paul Chamberland

L'Hexagone, 160 p.

par NICOLETTA DOLCE

Entre passion et raison, Marie Hazan multiplie des questions telles que : « Les Québécois sont-ils racistes ? Et si oui, lesquels ? [...] Combien de racistes ? Est-ce trop ou normal ? » L'essentiel est toutefois qu'elle les fait travailler sur le plan psychanalytique et affiche une position critique par rapport aux médias. C'est que des réponses saines obligent à prendre en compte le déplacement des souvenirs traumatiques de telle sorte que les réminiscences se « rapportent donc aussi à autre chose ». On arrive alors à entrevoir que les rejets parfois épidermiques, parfois plus profonds, de l'étranger en nous-mêmes projeté sur l'autre peuvent — si on arrive à entendre le nouage des pulsions aux symptômes qui pointent en direction de l'inquiétude suscitée par une hybridité culturelle signe de pluralité et de multiplicité — servir de base à une nouvelle pensée de la démocratie, celle-là même qu'appelaient André Belleau dans ses magnifiques travaux sur Bakhtine.

Dans un texte remarquable, Rose-Marie Charest affirme que loin d'être en crise, le Québec « traverse une période de soubresauts ». Tout en nuance (par exemple, lorsqu'elle distingue, entre autres, le foulard porté sur les cheveux et le voile qui masque le visage, ou encore les immigrants qui choisissent notre pays et les réfugiés), elle situe la peur du religieux dans l'histoire, justement, du rejet du cléricisme. De même, sa mise en lumière des nouvelles valeurs réjouit par sa modération et ne tombe jamais dans l'aplaivtrisme. Encore une fois, tout passe d'abord par l'éducation de l'école primaire à la formation professionnelle des immigrants. « L'État doit imposer — j'insiste — un enseignement général de base pour tous. Par la suite, les familles et les églises, synagogues, mosquées ou pagodes compléteront l'éducation à leur gré. »

Il semble donc que nous ne soyons pas si castrés que nous le croyions et qu'il soit encore possible de parler notre langue et d'affirmer notre manière d'assumer le sexuel. É. Clément et M.-A. Wolf ont beau agiter les épouvantails, la situation n'est pas si critiquée qu'ils le veulent. Des tensions, des peurs, des dérapages (modestes en regard de ce qui se voit ailleurs), certes. C'est ce dont ont témoigné tant d'écrivains qui ont énoncé les paroles de ce pays. Et ce sont elles qui demeurent, malgré les attaques dont elles peuvent parfois être la cible, même lorsqu'elles s'évident sur un divan. Tant reste à dire, à venir. ●

Des extraits tirés des carnets de Paul Chamberland, des bribes de ses réflexions remontant à une période précise (de 1997 à 2004), des textes dans lesquels le sujet « fait fond sur un seul acte, à réitérer inlassablement : concentrer toute pensée en un noyau — au creuset du cœur ». ... Voilà, en quelques mots, le dernier ouvrage de l'auteur, texte dont le titre évoque simultanément le cœur, siège des émotions par antonomase, et le creuset, entendu à la fois comme lieu où divers éléments se mêlent et se fondent, et à la fois comme épreuve, moyen d'épuration. *Creuset* : comme « on creuse, [pour] descendre de degré en degré dans l'intolérable » ; cœur creuset à l'image de la porosité et de la perméabilité invoquées par l'auteur face à la menace surplombant la Terre. « Mes yeux ont été brusquement ouverts au cours de l'été 1998 », avoue Chamberland dans ses carnets ; il s'agit d'une confession qu'on retrouve ailleurs et plus précisément dans *Une politique de la douleur*, essai s'étalant sur cinq ans d'écriture, de 1998 à 2004, ouvrage qui, comme *En nouvelle barbarie* (1999), semble traversé par les mêmes préoccupations surgissant dans *Cœur creuset*. Les thèmes du mal, des prédateurs, des hommes jetables-superflus, de la Terre devenue un dépotoir, de l'annihilation (« nous ne nous appartenons pas », écrit-il), de l'absence de mots, du monde des damnés, de la solitude de l'enfer, de l'agglutination d'âmes crépusculaires, de la dévoration, de la confrontation à l'épreuve du réel, des non-humains, de la blessure et du monde toxique, tous ces motifs, donc, scandent les carnets d'un homme à l'affût du réel, auteur vigilant qui « absorbe la douleur, le désespoir et la déréliction qui tenailent tant d'êtres, même s'ils dénieient ou méconnaissent ce qui leur arrive », mais qui, conscient de sa position, évite « à tout prix d'être

contaminé ». Aux lecteurs fidèles de Chamberland, ces carnets n'apporteront rien de nouveau car ils condensent en quelques « phrases éclairs » l'articulation d'une pensée de longue haleine se déployant en toute sa profondeur dans les deux essais *En nouvelle barbarie* et *Pour une politique de la douleur*. Les réflexions, étalées sur sept ans d'écriture et encadrées clairement par une page datée au début de chaque section, suivent un ordre chronologique ; cependant, au fur et à mesure qu'on avance dans la lecture, elles se raréfient. De 1998 à 2001, les sections comptent entre une vingtaine et une trentaine de pages, alors que, dans les trois dernières années, elles se réduisent radicalement (de quatre à huit pages) ; dans ce cas, l'urgence de témoigner semble se cristalliser dans un lachonisme lumineux.

De fait, la pensée de la catastrophe et celle de l'illumination parcourent en filigrane *Cœur creuset* ; ces deux thématiques, apparemment paradoxales, méritent un bref détour.

De la catastrophe

« Le réel est (devenu) un trou noir. Il me faut prendre la mesure d'une catastrophe », constate l'essayiste dans *Cœur creuset*, de nouveau sous le coup d'une « catastrophe » dont la menace constante relie entre eux plusieurs ouvrages de l'auteur. En effet, si l'on voulait céder temporairement à l'envie que ressent, de temps à autre, le lecteur et qui le pousse à répertorier dans un texte tous les termes renvoyant à une isotopie sémantique définie, on se rendrait compte que, dans l'œuvre de Chamberland, figurent au moins trente définitions différentes évoquant l'état de déperdition dans lequel la planète baigne. Dès le recueil *Demain les dieux naîtront* (1974), puis avec *Au seuil d'une autre terre* (2003), et dès l'essai

Terre souveraine (1980) jusqu'à *Cœur creuset* (2008), la préoccupation d'une fin imminente concernant l'humanité est constamment évoquée et représente ainsi un point pivot dans la posture heuristique de l'auteur.

Si, de prime abord, il paraît évident que la catastrophe à laquelle le poète se réfère concerne la nature et la terre dans son écosystème, il faut se rendre à l'évidence que celle-ci demeure secondaire en ordre de temps par rapport à une autre sorte de dégradation imminente, celle de l'humain. Vingt-cinq ans après *Le recommencement du monde. Méditations sur le processus apocalyptique* (Le Préambule, 1983), les préoccupations demeurent donc les mêmes, s'il faut en croire la lecture de *Cœur creuset* : « Par contre, aussi démesurées qu'elles apparaissent, les ruines telles que nous les observons aujourd'hui sont imputables à la conduite des hommes. » La désagrégation de la biosphère, la régression au chaos ainsi qu'à « l'inorganique », ne seraient que le fruit de notre égarement dans le technomatériel causé par les hiérarchies dominantes technoscientifiques qui, avec insouciance, pervertissent les sources, spolient la planète de ses richesses « sans jamais [...] redouter la terrible rétroaction qui nous emporte à présent vers le Nulle Part », écrit-il dans *Le recommencement du monde*.

Selon Chamberland, « la tyrannie en train de s'établir sur terre se distingue de celles qui l'ont précédée en ce qu'il lui faut, pour réussir, anéantir toute subjectivité en l'homme » (*Une politique de la douleur*, VLB, 2004). De fait, un tel processus s'est bel et bien enclenché, cette « exténuation d'humanité parvenue au stade terminal » (*Un livre de morale. Essais sur le nihiliste contemporain*, L'Hexagone, 1989) est